

# De la classification à la spectacularisation. La topographie urbaine dans la littérature panoramique

Valérie Stiénon – intervention au séminaire MICM-arc, 12 novembre 2012

---

## 1. Un corpus redécouvert

La littérature dite « panoramique », selon l'expression rétrospective<sup>1</sup> de Walter Benjamin, forme un ensemble complexe de textes et d'illustrations participant à un phénomène de société particulièrement notable en France sous la monarchie de Juillet. La désignation benjaminienne du corpus est motivée par l'association établie entre le scriptural, l'optique et le pictural dans ses modalités particulières de représentation du social :

Il y a toute une littérature dont le caractère stylistique donne un équivalent parfait des dioramas, et autres panoramas. Ce sont les recueils composés dans l'esprit du feuilleton et les séries d'esquisses du milieu du siècle. Des œuvres comme *La Grande Ville*, *Le Diable à Paris*, *Les Français peints par eux-mêmes*. Ce sont dans une certaine mesure des dioramas moraux, non seulement proches parents des autres par leur diversité audacieuse, mais construits exactement comme eux techniquement. Le premier plan élaboré visuellement, plus ou moins détaillé, du diorama trouve son équivalent dans l'habillage feuilletonesque très profilé qui est donné à l'étude sociale, laquelle donne ici un large arrière-plan analogue au paysage<sup>2</sup>.

Prolongeant l'esthétique du tableau textuel, initiée par le foisonnant *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier à la fin du siècle précédent, à laquelle se mêlent les influences de la petite presse et des sciences humaines en émergence, les recueils d'études de mœurs se multiplient à cette époque sous diverses formes, des « galeries » aux « magasins » en passant par les « musées » et autres « muséums », et mettent à l'honneur des types et des comportements sociaux.

C'est dans ce contexte que paraissent plus de cent trente titres de Physiologies traitant des thèmes de société les plus divers. Certaines prennent pour sujet des catégories humaines qu'elles érigent en types sociaux, moraux ou professionnels (le bourgeois, l'étudiant, l'usurier, le médecin, la lorette, le bas-bleu, le musicien, le flâneur, etc.). D'autres se centrent sur des objets et des accessoires de mode en rapport plus ou moins voilé avec l'actualité politique et culturelle, telles les Physiologies *du Gant*, *de la Poire* ou *du Parapluie*<sup>3</sup>. D'autres encore – et ce sont celles-là qui vont nous intéresser – décrivent ou commentent la fréquentation de lieux publics, parisiens pour la plupart. Ces textes ont en leur temps été portés par le succès d'une mode littéraire née de stratégies publicitaires et éditoriales recourant au principe de la collection, par accumulation des signes les plus extérieurs de similitude : titre récurrent, petit format (in-18 ou in-32), illustrations, dont certaines sont de

---

<sup>1</sup> Dans *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, les fragments du « livre des passages » sont écrits dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, durant son exil en France dans les années 1930.

<sup>2</sup> Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle : le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 547.

<sup>3</sup> Voir le répertoire établi par Andrée Lhéritier, ancienne bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de France, dans *Études de presse*, nouvelle série, volume IX, n°17, 1957, p. 13-58. Il faut encore y joindre les Physiologies ajoutées en index par Nathalie Preiss dans *Les Physiologies en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, 1999, p. 292-297.

Daumier et de Gavarni, faible coût et même nombre de pages, oscillant entre cent et cent trente.

## 2. Une inscription de/dans la ville

Avant l'ambitieux projet haussmannien, le corpus panoramique manifeste un intérêt particulier pour la figuration en mots et en images de la métropole parisienne. Les titres eux-mêmes affichent le rapport à la ville comme une caractéristique intrinsèque du corpus. Il n'est que de mentionner les fleurons du genre : *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin* (Étienne de Jouy, 1812-1814), *Paris ou le Livre des Cent-et-Un* (pour sauver le libraire Ladvoat de la banqueroute, 1831-1834), les *Français peints par eux-mêmes* (1840-1842), *La Grande Ville* (1843, avec des contributions de Balzac, Sand, Paul de Kock) et *Le Diable à Paris* (1845-1846, chez Hetzel). Ce qui rassemble ces textes est leur observation à la fois critique et célébrative de la réalité urbaine, essentiellement parisienne, mettant en évidence deux notions importantes, celles de lieu public et d'identité urbaine. On se limitera ici au cas particulier des Physiologies, qui offrent des parcours dynamiques dans l'environnement urbain et multiplient les vues de lieux de loisirs et de promenades tels que les bals, les cafés, les passages, les parcs et les cabinets de lecture. Parmi les plus représentatives à cet égard, notons les Physiologies des *Champs-Élysées*, des *Quartiers de Paris*, des *Rues de Paris*, des *Diligences et des Grandes Routes*, de *l'Omnibus*, des *Cafés de Paris*, du *Jardin des Plantes* et du *Flâneur*.

La centration sur la ville va de pair avec une véritable invasion urbaine par ces petites monographies illustrées, comme l'exprime l'auteur de la *Physiologie du Journaliste à Paris*, reprenant à son compte l'isotopie du déferlement :

La physiologie, en effet, a pris un développement extraordinaire depuis quelque temps, dans la capitale ; des extrémités au centre, du pays latin au quartier St-Georges, du plus misérable des faubourgs à la place de la Bourse, la physiologie, au moment où j'ai l'honneur de vous parler, est descendue comme un torrent, comme une avalanche ; elle encombre les cabinets littéraires (et autres), les cercles, les salons et les ruelles, à ce point que le trop plein en déborde sur la banlieue et les départements circonvoisins<sup>4</sup>.

Il existe une topographie précise de circulation de ces textes dans l'espace parisien, soigneusement réparti entre les éditeurs et les dépôts de pittoresques. La littérature panoramique est particulièrement repérable, en effet, dans la mesure où elle concentre ses propres réseaux de production et de diffusion autour de quelques éditeurs. Notons Ladvoat, Curmer (passeur de la mode depuis l'Angleterre, à partir de *Heads of people*), Hetzel (alias P.-J. Stahl) et surtout Aubert et Desloges, à l'origine de collections de *Physiologies*. Enfin, cette littérature se dote d'une visibilité significative en assurant elle-même sa publicité, sous l'influence des techniques insistantes et captieuses de la réclame journalistique qui se mêle volontiers à la fiction feuilletonesque.

La Physiologie circule d'autant plus abondamment dans le Paris de la Monarchie de Juillet qu'elle est prise en charge par d'autres œuvres lui assurant un relais promotionnel et critique. C'est ce que montre la comédie-vaudeville en un acte « Les Physiologies » de Xavier Veyrat et d'Angel, jouée au Théâtre du Panthéon le 10 janvier 1842<sup>5</sup>. La pièce met en scène sept personnages se croisant dans un salon parisien. Le patron conseille à sa servante de lire la

---

<sup>4</sup> MARTINEAU Philadelphie, *Physiologie du Journaliste de Province*, Paris, Lebrun, 1841, p. 6.

<sup>5</sup> Cette pièce est incluse dans *Le Boulevard dramatique*, recueil de pièces nouvelles et pantomimes, Paris, 1852.

*Physiologie du Médecin*. Il s'ensuit une série de leçons de physiologie appliquée au cours desquelles les personnages s'entre-décode en se référant aux portraits sociaux livrés par ces monographies. Ainsi, par exemple, du médecin anticipant le comportement de l'étudiant en Droit grâce aux précieuses informations que lui a transmises la *Physiologie de l'Étudiant*.

Le corpus offre des vues urbaines et manifeste une inscription dans une géographie relative à des réseaux éditoriaux. Mais quel est, plus précisément, son traitement textuel et iconique de la référence urbaine ? Remodelant le tracé de la topographie parisienne, la *Physiologie* n'en constitue pas tout à fait le miroir. D'une part, il s'agirait plutôt d'un miroir déformant, sous l'impulsion de la caricature qui encourage les métamorphoses moqueuses. D'autre part, produisant leurs propres représentations, ces tableaux en mots et en images sont bien davantage que le reflet d'une époque, d'un pays et des mœurs de ses résidents. Ils sélectionnent, diffractent, atomisent, scénarisent les vues de la ville et les portraits des autochtones. Il convient donc d'envisager la spécificité de ces représentations composant une mise en fiction originale du monde. Cette spécificité repose principalement sur deux moyens : l'esthétique de la saynète et la topographie cinétique.

La littérature panoramique se donne à lire et à voir comme une vaste entreprise de spectacularisation de la ville. Dans l'étude de mœurs, les entités deviennent des types, les lieux des espaces symboliques et les interactions des scènes. Cette même scénarisation, qui appelle un observateur actif et impliqué, s'appuie sur des figurations insistantes et bien connues du flâneur en herméneute social, en décodeur du contexte urbain. Bénéficiant de l'intermédialité avec le vaudeville et le mélodrame, la saynète prépare une scène à contempler comme un spectacle. Ainsi, dans la *Physiologie de l'Écolier* :

La classe est donc déserte, fraîchement arrosée et balayée, les élèves s'y glissent lentement et s'installent ; mais comment saisir cette scène multiple ? Nous allons écouter aux portes ; et dans le cas où nous serions chargés d'un rapport sur l'enseignement primaire en France, nous transcrivons exactement ce qui va se passer et se dire : encore ce moyen laisse-t-il à regretter le procédé des chœurs de la tragédie grecque<sup>6</sup>.

Cette manière d'esthétiser une peinture sur le vif instaure un cadrage à la fois sélectif et libre, fluctuant au gré des scènes à faire. La brièveté, l'écriture fragmentaire et le principe de sélection orientent la scène moins vers le tableau que vers l'esquisse, comme l'indique l'énonciateur de la *Physiologie du Moulinois* : « Mon désir, en écrivant cette Physiologie, est d'offrir au lecteur une esquisse et non pas un tableau. – Qu'on ne s'étonne donc pas si j'omets un grand nombre de faits<sup>7</sup>. » Autre caractéristique, la saynète repose sur une isochronie qui permet de jouer sur une saisie en temps réel. Ainsi les chapitres de la *Physiologie des Champs-Élysées* s'organisent-ils progressivement en fonction des heures de la journée auxquelles sont observés les Champs. Dans la *Physiologie du Diable*, au moment de passer du regard posé sur le croisement d'une riche calèche et d'une berline plus modeste, à celui posé sur une vieille dévote, le texte précise : « Maintenant la scène change<sup>8</sup> », comme s'il s'agissait des deux actes successifs du spectacle mouvant d'un diorama. Les êtres et les comportements à observer étant nombreux, la Physiologie procède par captation de scènes éparées. De la sorte, plus qu'une contemplation panoptique fixe et totalisante, c'est une observation mouvante et partielle qui se développe sous la forme de la saynète. La *Physiologie du*

---

<sup>6</sup> OURLIAC Édouard, *Physiologie de l'Écolier*, Paris, Aubert, 1841, p. 31.

<sup>7</sup> MEILHEURAT Alfred, *Physiologie du Moulinois*, Moulins, Martial Place, 1843, p. I.

<sup>8</sup> DEPASSE A., *Physiologie du Diable*, Paris, Sergot, 1842, p. 32.

*Voyageur* se présente d'ailleurs, thématique oblige, comme un « tableau animé » : « La physiologie du voyageur doit être le tableau animé de ce mouvement incessant qui pousse l'humanité en avant, en arrière, et la fait circuler ou flâner de droite à gauche, sur les parties solides ou liquides de la mappemonde<sup>9</sup>. » On le voit, la saynète permet de faire converger les poétiques du temps présent et les coordonnées variables de l'espace investi.

Seconde caractéristique : l'écriture cinétique. La figuration d'un parcours en direct constitue presque un *topos* du genre. Ainsi la *Physiologie de l'Omnibus* prend-elle, dans une de ses sections, la forme d'un guide de voyage à travers la « moderne Babylone ». Pour s'adapter à l'itinérance moderne, l'écriture adopte le rendu dynamique d'un parcours progressant au fil des chapitres, comme le montre aussi la *Physiologie des Diligences et des Grandes Routes*. Mais si la thématique est volontiers axée sur le déplacement dans la capitale, en revanche, ces monographies rendent compte d'une circulation qui n'a pas toujours les allures de la déambulation, mais bien plutôt celles du déplacement planifié, pressé et contrarié. Une attention particulière est même portée aux imprévus, aux retards et aux accidents, c'est-à-dire à tous les grains de sable susceptibles d'enrayer les rouages de la machinerie moderne. Ce n'est pas pour rien que la métaphore mythologique du labyrinthe de Thésée s'impose au moment de rendre compte des aléas d'une telle itinérance urbaine, insécurisante mais aussi cacophonique : les désagréments sonores ne sont pas en reste et les quartiers parisiens résonnent du bruit des roues de l'omnibus.

### 3. Particularités génériques

Rappelons brièvement les faits, à la suite de plusieurs historiens et théoriciens au nombre desquels se comptent notamment Bernard Comment<sup>10</sup> et Brigitte Munier<sup>11</sup>. Le panorama, selon un néologisme de 1792, désigne à la fois la toile et la pièce circulaire – la rotonde – où celle-ci est exposée. Il fait l'objet d'un brevet déposé à Londres en 1787 par Robert Barker. L'Américain Fulton obtient en 1799 l'autorisation d'importation et installe à Paris la *Vue de Paris depuis les Tuileries*. James Tayer rachète ensuite à Fulton les droits de l'invention et fait construire en 1800-1801 les deux rotondes jouxtant le boulevard Montmartre, précisément là où se situe le « Passage des panoramas » qui constitue la galerie d'entrée entre les deux rotondes.

Les panoramas picturaux sont essentiellement des représentations de villes, les autres sujets de prédilection étant les scènes de bataille et les voyages. On privilégie les métropoles exotiques et touristiques à l'image de Constantinople, Rome, Athènes et Jérusalem. Les vues urbaines locales, elles, n'ont de véritable succès que lorsqu'elles représentent Londres ou Paris, ces capitales devenues foisonnantes et complexes, qui réclament une prise de distance maîtrisée et rassurante. La mise en spectacle de la ville est donc aussi un assujettissement ayant pour objectif la production d'une vision plus cohérente et lisible, qui minimise « les éléments anxigènes<sup>12</sup> ». De ce constat découle l'idée reçue selon laquelle les Physiologies, procédant d'une telle esthétique de la représentation urbaine, s'en tiennent à une peinture badine et sans conséquence de la capitale française. Elles sont en réalité bien plus incisives et polémiques que le suggère cette vision lénifiante.

---

<sup>9</sup> ALHOY Maurice, *Physiologie du Voyageur*, Paris, Aubert, 1841, p. 5. Notons aussi que ce même texte se donne explicitement comme un « tableau de mœurs » (*ibid.*, p. 8).

<sup>10</sup> COMMENT Bernard, *Le XIX<sup>e</sup> siècle des panoramas*, Paris, Adam Biro, 1993.

<sup>11</sup> MUNIER Brigitte, *Quand Paris était un roman*, Paris, Éditions de la Différence, 2007,

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 53.

Le diorama, version sophistiquée du panorama, ajoute l'apparence du mouvement et les variations de la lumière selon les différents moments de la journée. L'exemple le plus célèbre est inauguré en 1822 à Paris par Louis Daguerre. L'anecdote dit d'ailleurs que c'est en raison d'un incendie ayant ravagé son Diorama en 1839 que Daguerre s'est orienté vers le daguerréotype auquel il a laissé son nom. À la faveur de l'engouement pour ces deux inventions, se multiplient les spectacles en *-rama* parmi lesquels se comptent un *Pléorama*, dont la barque mouvante reproduit les sensations de la navigation en mer, et un *Padorama* mimant le voyage en chemin de fer<sup>13</sup>. Ces peintures qui attirent les foules relèvent davantage du loisir que de l'œuvre d'art. D'ailleurs, la toile appartient à l'entrepreneur qui l'a commandée, non au peintre qui l'a réalisée, et il arrive plus d'une fois qu'on la disloque pour la vendre en morceaux<sup>14</sup>. En outre, les installateurs s'efforcent de dissimuler le cadre de ces toiles pour mieux oblitérer la peinture au profit du simulacre qu'elle entend produire. Il s'agit, ce faisant, de minimiser toute médiation dans la représentation pour la présenter dans sa transparence.

Les convergences poétiques de la littérature et du dispositif pictural panoramique sont nombreuses. Walter Benjamin, le premier à avoir considéré la littérature panoramique comme macro-genre historiquement déterminé et à avoir posé ainsi les bases de son regroupement en corpus, s'est lui-même expliqué sur la transposition littéraire de cette esthétique picturale :

Ce sont des séries d'esquisses dont le prétexte anecdotique correspond aux figures situées au premier plan dans les panoramas, tandis que le tableau qu'ils donnent de la société est l'équivalent du décor peint à l'arrière-fond<sup>15</sup>.

Les points de comparaison portent sur la structure compositionnelle de l'œuvre, distinguant un avant- et un arrière-plan, et sur le lien cognitif entre les dimensions sociale et morale.

Mais les rapports des *Physiologies* avec cet ensemble panoramique dont on les a souvent promues représentantes sont plus complexes que la seule influence du panoramique sur le romanesque. Une difficulté tient au fait que le panoramique peut y figurer sur le seul mode de l'évocation citationnelle sans engager l'ensemble du dispositif esthétique. La *Physiologie des Bals de Paris et de ses environs* se termine ainsi par un « panorama des environs de Paris » qui se borne à répertorier quelques lieux. Certes, l'auteur Étienne de Champeaux s'y prononce « en faveur de l'inventeur des panoramas ; oui, un pareil homme a trop bien mérité de tous les pays pour qu'on ne cherche pas à l'en récompenser ; or donc, si j'étais roi de la chanson, Béranger par exemple, je voudrais lui accorder l'une de mes plus belles odes [...] »<sup>16</sup>. Pourtant, l'auteur ne transpose pas cette esthétique picturale sur le plan scriptural et préfère enchaîner notices pittoresques et curiosités dignes d'un guide touristique : « [...] sans sortir pour cela du Château-Rouge, contentons-nous d'indiquer par un très rapide aperçu les principaux endroits qui nous apparaissent dans la zone qui se déroule à nos regards »<sup>17</sup>.

On le voit, il s'agit moins ici d'une esthétique panoramique que d'un commentaire répondant à l'actualité de la mode des panoramas. Si le panoramique ne suffit pas à rendre

---

<sup>13</sup> Comme le rappelle MUNIER, *op. cit.*, p. 55.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle : le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 37.

<sup>16</sup> DE CHAMPEAUX Étienne, *Physiologie des Bals de Paris et de ses environs. Bal Mabilille*, Paris, Decaux, 1845, p. 87.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 88.

compte de leurs spécificités, quelles sont alors les véritables caractéristiques génériques des Physiologies dans leur traitement de la référence urbaine ?

### 3.1. Fiction d'actualité

Narration ou description, d'abord ? S'agit-il de récit ? Il semble y avoir davantage description que narration, mais celle-ci naît de celle-là comme expansion occasionnelle, de sorte que les deux registres sont complémentaires plutôt qu'antagonistes. Le procédé récurrent de la saynète permet notamment la mise en place de tels fragments de récit. Lorsqu'elle s'oriente vers la narration, la Physiologie s'accompagne fréquemment d'un discours auctorial de régie qui évalue la composante diégétique du texte. Celle-ci semble ne pouvoir s'établir que sous la caution d'un jeu avec les codes du roman sentimental, d'une parodie de la veine frénétique (roman noir) ou d'une reprise décalée du récit de voyage. Leur esthétique de l'observation en temps réel rapproche surtout les Physiologies d'une version minimale de la chronique, celle de la notation des faits-Paris, qui tend à s'orienter vers la causerie (registre de la badinerie) en raison de sa prédilection pour les interactions dialoguées.

Ces caractéristiques s'accrochent bien de la fiction d'actualité qui s'invente sous la Monarchie de Juillet. Dix ans avant l'amendement Riancey à la loi du 16 juillet 1850 sur le cautionnement des journaux, le champ est encore libre pour faire paraître de la fiction dans la presse. Le conte s'y développe abondamment dans le rez-de-chaussée et se mêle au registre informatif du haut de page. De cette hybridation des registres factuel et fictionnel procède ce que Marie-Ève Thérénty a nommé la fiction d'actualité<sup>18</sup>, caractérisée par une isochronie entre récit racontant et histoire racontée, en raison du faible écart entre le temps du récit et le moment de la publication. Elle repose aussi sur la présence de « chronosèmes », ces notations spatio-temporelles référant à une date. Troisième caractéristique, la fiction d'actualité se construit non sur un rapport référentiel direct à l'actualité, mais à partir de la reprise intertextuelle d'une actualité déjà médiatisée par le support journalistique.

### 3.2. Typification

Plusieurs études<sup>19</sup> ont invité à ne pas confondre type et stéréotype à propos de ces textes pétris d'idéologie bourgeoise. Comme le remarque Ruth Amossy<sup>20</sup>, ce qui est aujourd'hui dévalorisé sous le terme « stéréotype » et associé à une littérature dite « industrielle » (Sainte-Beuve) n'a pas cette signification dans le vocabulaire d'époque et doit s'entendre à ce moment comme « type », cette capacité à typifier étant valorisée dans son ambition de réunir la majorité des caractéristiques de tous les objets de la catégorie considérée.

Textes éminemment contextuels, les Physiologies s'appuient certes sur du déjà vu et du déjà dit pour constituer leurs types sociaux, moraux et professionnels, mais cela relève

---

<sup>18</sup> Définie par Marie-Ève THERENTY, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2007, p. 108-121 et « L'invention de la fiction d'actualité », dans THÉRENTY Marie-Ève et VAILLANT Alain (dir.), *Presse & Plumes. Journalisme et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, p. 415-427.

<sup>19</sup> Voir AMOSSY Ruth, « Types ou stéréotypes ? Les "Physiologies" et la littérature industrielle », *Romantisme*, n° 64, 1989, p. 113-123 et PREISS Nathalie, « Le type dans les Physiologies », dans *L'Illustration. Essais d'iconographie*, séminaire CNRS 1993-1994, Maria Teresa Caracciolo et Ségolène Le Men (éd.), Paris, Klincksieck, 1999, p. 311-338.

<sup>20</sup> AMOSSY, « Types ou stéréotypes ? Les "Physiologies" et la littérature industrielle », *art. cit.*, p. 113-123.

d'un projet à portée satirique, qui leur permet de garder prise sur le social tout en instaurant un écart par rapport aux discours trop répétés. Il convient donc de dissocier l'usage cognitif et contre-idéologique du stéréotype par les Physiologies, du jugement de valeur qui circule à propos de l'emploi textuel de ce dernier, en particulier sous la pression du crédo romantique de l'originalité singularisante. À cette fin, il faut considérer que ces textes procèdent au ressassement volontaire du stéréotype, confinant presque à sa mise en scène. Le corpus instaure ainsi un protocole de lecture fondé sur le repérage critique et distancié des stéréotypes et des clichés, qui sont soumis à un retravail de nature notamment humoristique.

### 3.3. Classification

Le recours massif à la taxinomie dans ces textes manifeste la volonté de faire sienne, de manière originale, une portion de l'espace social. L'application décalée et délibérément outrancière de ces principes de classement ne participe pas au durcissement de l'ordre social représenté, mais plutôt à sa reconstruction imaginaire sans cesse renouvelée. Il s'agit moins de classer des types préexistants pour y mettre de l'ordre, que de se livrer à la multiplication créative des types et des sous-types comme autant de modes d'être-au-monde et d'être-en-société. Comme le suggère la *Physiologie des Rues de Paris*, cette démarche trouverait son aboutissement dans la possibilité que même les rues soient classées comme les plantes en botanique<sup>21</sup>.

À travers ce classement, il importe peu de forger un type qui existerait en soi. Il convient par contre de saisir ses complémentarités et ses interactions avec les sous-types voisins : distinctions entre portière, grisette, lorette, bas-bleu et étudiante, différences entre l'Arthur, le flâneur et le lion, complémentarités du Macaire, du floueur et du blagueur réunis dans une même incarnation de l'affairiste rusé et voleur, etc. Loin d'être une exploration et un contrôle de l'ordre social, c'est bien plutôt une manière de faire jouer les contrastes et de créer des effets humoristiques. Il n'est que de considérer la répartition des chapitres, véritables catalogues fourre-tout de sujets les plus hétéroclites. On pressent les effets idéologiques résultant de ces procédés, qui multiplient amalgames et raccourcis. De l'ethnotype au racialisme, la limite est vite franchie, comme le montre l'hostilité à l'encontre de l'Anglais dans la *Physiologie de l'Anglais à Paris*.

### 3.4. Réflexivité

Le corpus des Physiologies livre souvent les clés de son propre décodage. Et ce, pas seulement dans le métadiscours qui culmine avec la *Physiologie des Physiologies* anonyme de 1841, produite dans les codes du genre. Elle se manifeste selon trois composantes de l'économie textuelle auxquelles elle s'applique, qu'on peut qualifier respectivement de *rhétorique* (mise en évidence des jeux de mots, des calembours, des sonorités et du sémantisme des termes employés), *pragmatique* (une fiction d'interlocution avec ses récepteurs supposés) et *médiatique* (reflète ses prises en charge publicitaires et ses ressources matérielles). Ces caractéristiques font de la Physiologie un médium au carré, occupé à commenter son origine, ses procédés et sa réception. Le genre se motive en s'auto-commentant et suggère un art poétique sous-jacent, particulièrement tributaire d'un savoir-faire technique et commercial.

---

<sup>21</sup> LE BIBLIOPHILE JACOB [pseud. de Paul Lacroix], *Physiologie des Rues de Paris*, Paris, Martinon, 1842, p. 22.

La mise en œuvre d'une telle réflexivité ne peut trouver sa seule explication dans la situation historique du premier XIX<sup>e</sup> siècle, riche en commentaires des écrivains sur leurs conditions de vie, leurs emplois du temps et leurs (seconds) métiers<sup>22</sup>, commentaires qui procèdent du mythe de la bohème littéraire (esthétique et idéologique : transposition des postures textuelles en postures effectives, et inversement). Il faut également compter avec la propension de la presse à évaluer les discours sociaux (politiques, judiciaires, littéraires) et à constituer un filtre de savoirs et de représentations que la production littéraire retravaille à son tour à divers degrés. La petite presse développe même certaines *autoscopies* qui résultent d'une « étroite relation unissant écriture *du* journal et écriture *sur* le journal<sup>23</sup> », ce dont héritent ensuite tableaux textuels et études de mœurs proches de la presse. L'autoréflexivité des Physiologies est aussi en partie à chercher dans le projet panoramique lui-même, important producteur de discours épisémiotiques<sup>24</sup> à travers sa thématization textuelle et iconique de l'observateur et par ses mises en abyme de l'herméneute urbain.

### 3.5. Parodie de la méthode expérimentale

Sur le plan de la démarche cognitive, la Physiologie en littérature ne relève pas de la méthode expérimentale, qui est pourtant en préparation avec François Magendie, le professeur de Claude Bernard, futur initiateur de Zola pour l'application d'une physiologie scientifique en littérature. Pourtant, la méthode expérimentale nourrit les diverses facettes de l'identité discursive des auteurs de ces textes. Plus la Physiologie est tardive dans la chronologie du corpus littéraire, plus elle tend à intégrer des reprises sérieuses du paradigme expérimental. Mais, pour les années 1840, on le retrouve sous une autre forme, dans les mises en scène auctoriales déclinant la figure de l'expérimentateur zélé. Ainsi dans la *Physiologie du Billet Doux* :

Voilà ce qu'il me restait à dire pour terminer ce travail physiologique. Ce premier mot de la science ne peut être le dernier ; il y a encore beaucoup de découvertes à faire sur le billet doux, et malgré mon attention à analyser toutes les données que j'ai pu recueillir, bien des choses ont dû m'échapper. Mais si mes lecteurs, et surtout mes aimables lectrices, voulaient me faire part des particularités remarquables que l'observation et l'expérience doivent chaque jour leur fournir, je pourrais bientôt ajouter à cette première étude tout ce qui lui manque pour être complète<sup>25</sup>.

Il ne suffit pas de se montrer zélé, encore faut-il accréditer ses dires, comme le fait l'énonciateur de la *Physiologie du Tabac* : « Les vérités que je proclame, fruit [*sic*] d'une longue observation, ont passé au creuset de l'expérience, et la plupart ont déjà été signalées par de célèbres écrivains<sup>26</sup>. » On trouve aussi, dans la *Physiologie du Courtier d'assurances lyonnais*, une scénographie testimoniale destinée à valider le discours de l'auteur : « Moi qui

---

<sup>22</sup> GOULEMOT Jean M. et OSTER Daniel, *Gens de lettres, écrivains et bohèmes*, Paris, Minerve, 1992.

<sup>23</sup> PINSON Guillaume, « L'impossible panorama : l'histoire fragmentée du journal au XIX<sup>e</sup> siècle », dans THÉRENTY Marie-Ève et PINSON Guillaume [dir.], « Microrécits médiatiques. Les formes brèves du journal, entre médiations et fiction », *Études françaises*, n° 44, vol. 3, Presses de l'Université de Montréal, 2008, p. 111.

<sup>24</sup> On entend par là les jugements, représentations et opinions que les auteurs de textes panoramiques thématisent à l'endroit de leur propre pratique sémiotique. Voir KLINKENBERG, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil, coll. « Point », 2000, p. 280.

<sup>25</sup> DE FURCY Bruno, *Physiologie du Billet doux*, Paris, Bréauté, 1840, p. 282-283.

<sup>26</sup> MONTAIN Gilbert, *Physiologie du Tabac*, Paris-Lyon, Librairie de Maison-Librairie de Chambet, 1842, p. 6.



vous parle, il m'est arrivé d'être témoin d'un fait qui peut servir exactement à faire connaître jusqu'où peut aller l'audace du Courtier nomade<sup>27</sup>. » Les scènes énonciatives sont nombreuses à revendiquer une expérience sur le terrain, présentée comme une plus-value de l'étude. Ainsi du chapitre XIII de la *Physiologie du Lion*, « Comment l'auteur de cette Physiologie eut le bonheur de contempler un Lion face à face » :

Je vous raconterai cette matinée mémorable. Je le trouvai prêt à sortir. Il portait un costume du matin d'un goût exquis, une petite redingote olive, une cravate de soie bleue, un gilet de cachemire à grands ramages, un pantalon à pied gris pâle, des souliers vernis, des gants blancs légèrement flétris comme par une nuit de bal. Nous descendîmes ensemble, et nous nous acheminâmes en causant vers le *Café de Paris*<sup>28</sup>.

D'autres scénographies évoquent l'auteur se déplaçant en quête de son objet sur le terrain, en explorateur urbain davantage guidé par le hasard que par l'instinct. La note humoristique résulte alors de la disproportion accentuée entre l'attirail déployé pour l'observation et le statut mineur de l'objet digne d'une telle attention, ici le gant dans la *Physiologie* qui lui est consacrée :

Rabelais *chaussait* ses lunettes pour trouver un homme de bien ; j'ai nettoyé les miennes, et [...] je me suis mis à parcourir les bibliothèques et les quais, fouillant à droite et à gauche, explorant, comparant les textes, demandant au passé les leçons sublimes de l'histoire, et renouant presque à chaque pas le fil d'Ariane rompu aux nombreux détours du labyrinthe des étymologies et des origines dans lequel le caprice m'a lancé à la recherche du gant<sup>29</sup>.

### 3.6. *Textualisation du social*

Après ces considérations sur les modalités discursives d'étude du sujet traité, on doit poser la question du projet sociologique de ces textes. Sous les atours de l'étude de mœurs, dont les procédés d'écriture se prêtent idéalement à une prospection dans le milieu social, ces petits traités humoristiques ne font pas autre chose qu'une microsociologie du quotidien lorsqu'ils procèdent au classement de certains acteurs sociaux reconnus comme typiques, lorsqu'ils observent certains lieux de sociabilité, parisiens pour la plupart, lorsqu'ils évaluent le rôle d'accessoires de mode dans les usages qu'en font certaines classes sociales, ou encore lorsqu'ils enregistrent la polyphonie des parlures du petit peuple, du bourgeois et de l'aristocrate.

Les années 1840 sont celles des grandes enquêtes officielles. Auparavant, la science statistique s'était répandue avec, en 1829, l'inauguration de la Société française de statistique universelle et, en 1830, celle la Société libre de statistique. Cette multiplication des enquêtes sociales répond en partie à une demande des classes dirigeantes désireuses d'une surveillance des éléments anxigènes qui menaceraient l'ordre social. Significativement, en 1838, l'Académie des sciences morales et politiques met au concours la question « Découvrir, par l'observation directe, quels sont les éléments à Paris et toute autre grande ville, qui constituent cette partie de la population formant une classe dangereuse par ses vices, son ignorance et son

---

<sup>27</sup> *Physiologie du Courtier d'assurances lyonnais*, Lyon, Guymon, 1844, p. 31.

<sup>28</sup> DERIEGE Félix, *Physiologie du Lion*, Paris, Delahaye, 1842, p. 84.

<sup>29</sup> GUENOT-LECOINTE Georges, *Physiologie du Gant*, Paris, Desloges, 1841, p. 7-8.

paupérisme<sup>30</sup> ». Une sociologie empirique se développe de la sorte, qui trouve dans les sciences du vivant un principe de légitimation consistant à rapporter les lois sociales aux lois observables de la nature.

Dans le même contexte, la réorganisation des sciences sociales en constitution sous la forme de disciplines a fait apparaître la distinction fondamentale entre l'objet social, traitant de société ou de socialité, et l'objet sociologique, construit par le sociologue qui se donne les moyens de ne pas confondre les propriétés de la chose considérée avec celles du regard porté sur elle. Mais les Physiologies datent d'une époque où ces deux objets sont encore indistincts. Le corpus développe surtout des manifestations de sociologie spontanée dont on peut notamment lire les traces dans les opérations taxinomiques de catégorisation, qui contribuent à instituer une forme de réalité en créant ce qu'elles désignent et en instituant ce qu'elles créent. Autre caractéristique : l'inclination à la métonymie et à la synecdoque grâce auxquelles un objet est étudié pour la classe qu'il représente, ce qui dispense d'étudier l'ensemble de cette classe : qui connaît la grisette connaît censément la femme.

### **3.7. Une ethnographie sans ethnologie**

Dans leur traitement de certains ethnotypes, ces textes thématisent volontiers la rencontre d'une variété autochtone inscrite dans son biotope. En outre, ils prennent appui sur un système de représentations qui choisit, à l'occasion, un principe d'organisation des chapitres selon le déroulement d'une déambulation ou d'un voyage. De ce point de vue, ces textes semblent proches de documents<sup>31</sup> d'ethnographie critique, si on conçoit l'ethnographie comme la discipline qui s'occupe de la collecte sur le terrain de données anthropologiques et sociales. Ce geste ethnographique a pu être préparé par la rencontre du regard sociétal de l'hygiéniste et du réflexe classificateur du naturaliste. À quoi s'ajoutent des données factuelles plus sûres : l'anthropologie française se développe à Paris dès 1799, suite à la découverte de l'enfant sauvage de l'Aveyron, avec la Société des observateurs de l'homme. Si celle-ci est dissoute très tôt, en 1804, d'autres groupements prennent le relais. En 1839 est créée à Paris la Société ethnologique. À ces faits s'ajoutent les influences complexes du discours colonialiste et du mouvement philanthropique d'éducation des masses.

S'il se forme de la sorte un discours tenu sur les sociétés lointaines, rendues accessibles tout en restant éloignées géographiquement, c'est surtout selon une modalité transposée que s'inscrit la démarche ethnographique dans les Physiologies. La parodie consiste ici à traiter le proche sur le mode du lointain, pour introduire une médiation à la fois satirique et défamiliarisante. Les distances effectives entre le local et l'ailleurs sont rejouées dans les distances fictives et variables entre l'objet choisi et le regard posé sur lui. Ces distances sont d'ailleurs modifiées et relativisées par le développement concomitant des moyens de transport : chemin de fer qui ceinture Paris, amélioration des conditions et du prix des transports en commun. Le flâneur, le bourgeois et le badaud partagent ce rôle potentiel d'ethnographes urbains alternatifs, non seulement en vertu de leur fonction de déambulateurs-observateurs, mais aussi en raison du statut socio-économique qui fait d'eux des représentants de la classe dominante en pleine possession de ses moyens.

---

<sup>30</sup> Comme le rappelle Gérard LECLERC, *L'Observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil, 1979, p. 220.

<sup>31</sup> On entend ici *document* au sens restrictif et spécifique de *medium* exploité de manière transitive comme ressource informative.

L'ethnographie se réclame d'une démarche doublement descriptive et analytique. Observons dès lors l'ambiguïté des *Physiologies* : leur recensement et leur collecte d'observations relèvent certes d'un projet ethnographique, mais l'absence de prise en charge unitaire et explicative du social montre quant à elle que le corpus ne s'inscrit qu'en creux dans la constitution d'une discipline prétendant expliquer et prendre en charge théoriquement les faits sociaux. En ce sens, ces textes manifestent une ethnographie qui n'atteint pas la dimension d'une ethnologie et ne gagne pas un niveau réflexif suffisamment sérieux et assumé pour avoir la prétention de faire science. Il s'agit même plutôt de défaire ces prétentions, puisque l'observation ne se réalise pas dans quelque lointaine contrée. On considère l'Occidental civilisé en feignant de poser sur lui un regard similaire à celui porté par le naturaliste sur les espèces exotiques. Dans cette reconfiguration de l'étrangéité, l'Autre n'est pas le membre de la peuplade d'outremer, mais bien le voisin provincial. Il s'agit de voyager dans sa propre ville, en multipliant les prétextes pour défamiliariser l'entour sociétal habituel. La scénographie décalée de l'ethnographe autorise les croisements de points de vue et la découverte, sous un jour nouveau, d'une réalité bien connue et investie quotidiennement. Le type du provincial est particulièrement indiqué pour en rendre compte. Si la *Physiologie du Provincial à Paris* d'Eugène Guinot (*alias* Pierre Durand) semble trouver son corollaire dans celle du *Parisien en Province*, notons que ce dernier texte, écrit par Charles Marchal, journaliste et romancier parisien né et mort dans la capitale, vise exclusivement à faire connaître la périphérie provinciale à un lectorat parisien qui constitue son premier récepteur, à la fois potentiel (figuré textuellement) et effectif (ayant réellement eu cette fonction). Ce qui importe, c'est essentiellement le point de vue parisien sur Paris et la constitution de ses représentations à destination du néophyte. L'auteur de la *Physiologie du maître de pension* le dit bien :

Cette esquisse n'est qu'un fragment détaché d'un grand ouvrage que je me propose de publier plus tard, sous le titre de : *Paris tel qu'il est*. Dans cette revue générale, je mettrai à nu tout ce qui s'y passe, sans aigreur comme sans enthousiasme, et l'étranger ou l'homme de province pourra consulter ce guide fidèle avec profit, et sans crainte d'être induit en erreur<sup>32</sup>.

#### 4. Éléments de méthodologie

Ni véritables documents historiques, puisqu'elles mêlent la réalité à la fiction, ni tout à fait œuvres littéraires malgré plusieurs contributions balzaciennes significatives, ces monographies illustrées présentent un traitement particulier de la référence géographique. On vient de passer en revue quelques-unes des médiations mises en œuvre dans leur prise en charge des données empiriques relatives à la ville. Mais quelle distance critique adopter face aux informations urbaines dont regorgent ces textes ? Cela pose une question importante : comment passer outre la dimension auto-représentationnelle de ce corpus attentif à se mettre en abyme et à multiplier les présentations de son esthétique ? Il faut, en effet, aller à rebours de ce principe de monstration pour cerner ce qui caractérise son ancrage iconique et descriptif, pris dans l'amas des transpositions textuelles de nouveaux dispositifs de représentation ayant marqué l'époque, à l'instar du kaléidoscope et du panorama. Pour cela, quatre conseils récapitulatifs, en guise de conclusion.

---

<sup>32</sup> MAZABRAUD DE SOLIGNAC Joseph, *Physiologie du Maître de pension*, Paris, Gustave Sergot, 1842, p. 7.

#### **4.1. Renverser la perspective documentaire**

Ces textes ont rarement été pris en compte autrement que comme des documents informatifs susceptibles de renseigner sur la vie politique et culturelle d'une époque. On a longtemps puisé dans le corpus les données relatives au contexte de sa propre circulation. Mais, désormais, les études littéraires permettent de les appréhender de manière moins normative et plus ciblée. Décloisonnement des genres, désacralisation du littéraire, théories d'analyse du discours, poétiques croisées de la presse et de la littérature, « épistémocritique<sup>33</sup> » : autant de gestes épistémologiques et de ressources méthodologiques qui rendent possible l'étude de vastes corpus jusqu'ici négligés en raison d'une ampleur malaisée à circonscrire et/ou d'une illégitimité rédhibitoire. Les Physiologies se développent au croisement de l'émergence des sciences humaines, de l'expansion du champ scientifique, de l'essor de la grande presse et du processus accru d'autonomisation du champ littéraire. Sauf à en faire une lecture réductrice et inadéquate, elles ne sont pas étudiées selon l'un ou l'autre de ces aspects considéré isolément. Il convient donc de ne pas occulter leur statut de productions culturelles hybrides, bien plus complexes que de simples reflets d'une époque.

#### **4.2. Penser le genre du point de vue du medium**

Il importe de poser la question de la spécificité littéraire du corpus, qui fait apparaître certes des invariants génériques, mais montre aussi la diversité des profils socio-littéraires des auteurs et la variété des manifestations discursives d'une esthétique protéiforme et polyphonique qui se donne à lire, tour à tour ou simultanément, sur les modes ludique, parodique et déceptif. Il s'agit alors de considérer comment ces formes socio-culturelles circulent sous la Monarchie de Juillet et de déterminer la régulation des valeurs qui y sont attachées. De leurs accointances avec la presse satirique, pour ne prendre que cet exemple, les Physiologies n'héritent pas seulement un humour cinglant, de pittoresques caricatures et d'incisifs portraits-charges, réunis dans un même amalgame entre information, divertissement et engagement politique. Elles jouent également de la créativité offerte par les procédés qu'elles empruntent à l'écriture journalistique : la série, le fragment, l'écriture référentielle entée sur la petite actualité quotidienne, l'anecdote, la digression, la pragmatique d'adresses et d'interpellations du lectorat, le dialogisme des modes d'écriture collective.

#### **4.3. Aller à rebours du dispositif pragmatique**

Il y a une non-coïncidence importante à prendre en compte entre le public effectif de ces textes et les représentations qu'ils proposent. Les Physiologies sont destinées à une haute bourgeoisie cultivée, celle qui a les moyens de s'informer de l'actualité, qui s'abonne en plus à l'un ou l'autre périodique satirique, et qui est à même de décrypter les allusions culturelles et politiques. Pourtant, les types traités par ces textes qui feignent de s'adresser à eux figurent surtout le personnel des petits négociants au service du bourgeois : vitrier, vendeuse ambulante, marchande de poisson, cocher de fiacre, portier, femme de ménage. L'attention ainsi portée à cette fraction de la société prend la forme d'un projet visant à enrichir le point

---

<sup>33</sup> Entendue, dans le sillage des travaux de Michel Pierssens, comme la discipline étudiant les modalités textuelles de prise en charge des savoirs (et spécialement des savoirs scientifiques) par la fiction littéraire et paralittéraire.

de vue du bourgeois en lui donnant à connaître l'image pittoresque d'un certain profil d'ouvrier-artisan qui gravite dans son entourage. Cela explique que seuls les types les plus marquants et les plus repérables aient été retenus : « il a fallu nécessairement choisir les figures les plus tranchées, les plus excentriques<sup>34</sup> », déclare Émile de la Bédollière. Cela conduit à revoir notre vision du pittoresque précédemment évoqué, en lui ajoutant des visées socio-culturelles particulièrement situées.

#### 4.4. *S'affranchir d'une idée reçue*

L'héritage intellectuel de Benjamin n'a pas eu que des avantages<sup>35</sup>. Ainsi, lorsque sa critique idéologique érige le flâneur en type social icône de la modernité capitaliste, elle occulte la dimension réflexive du regard qu'il permet de poser sur la société et sur le fait culturel, ce qui récuse d'emblée la dimension cognitive des esquisses des décennies 1830 et 1840 qui faisaient du flâneur non pas un avatar du dandy désœuvré, mais un observateur avisé, doublé d'un investigateur social actif. Benjamin conforte l'idée reçue selon laquelle ces écrits inoffensifs développent la vision édulcorée d'une société embourgeoisée et consumériste. Selon lui, « [l]es petits médicaments apaisants que les physiologies offraient aux acheteurs furent vite dépassés<sup>36</sup> ». Il considère que cette caractéristique est la cause de leur rapide disparition, contrairement à une autre littérature de grande diffusion, celle du roman policier, appelée quant à elle à une longue postérité, parce qu'elle n'hésite pas à mettre en évidence les dangers de l'univers urbain et les « aspects menaçants de la grande ville<sup>37</sup> ». Dans une société dominée par les valeurs marchandes, la culture devient nécessairement illusoire et les Physiologies, produit culturel éminemment marchand, ne peuvent être conçues autrement que comme un relais dans ce processus de marchandisation de la société, en tant que productions participant elles aussi à cette transfiguration fantasmagorique qui détourne le regard de l'homme de la réalité et le distrait. On mesure toute l'importance qu'il y a à reconsidérer cette hiérarchie générique marquée par une philosophie de l'histoire et une critique idéologique d'inspiration marxiste qui réifient ces artefacts culturels en artifices bourgeois.

Valérie Stiénon  
FNRS-ULg et Columbia University

#### **Bibliographie sélective**

---

<sup>34</sup> DE LA BEDOLLIÈRE Émile, *Les Industriels. Métiers et professions en France*, Paris, Librairie de Mme Vve Louis Janet, 1842, p. iv.

<sup>35</sup> Pour un utile bilan critique, voir LAUSTER Martina, *Sketches of the Nineteenth Century. European Journalism and Its Physiologies, 1830-1850*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007, p. 1-22.

<sup>36</sup> BENJAMIN Walter, *Charles Baudelaire : un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, traduction et préface de Jean Lacoste, Paris, Payot, 1990, p. 64.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 65.

- ANSELMINI Julie, « Physiologies : le journaliste et la grande ville », dans DURAND Pascal et MOMBERT Sarah (dir.), *Entre presse et littérature. Le Mousquetaire, Journal de M. Alexandre Dumas (1853-1857)*, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège », 2009, p. 155-177.
- COMMENT Bernard, *Le XIX<sup>e</sup> siècle des panoramas*, Paris, Adam Biro, 1993.
- CONTENSOU Martine, *Balzac et Philipon associés. Grands fabricants de caricatures en tous genres*, catalogue de l'exposition de la Maison de Balzac (26 juin-23 septembre 2001), Paris, Paris-Musées, 2001.
- KERR David, *Caricature and French political culture 1830-1848. Charles Philipon and the illustrated press*, Oxford/New York, Clarendon Press/Oxford University Press, 2000.
- LAUSTER Martina, *Sketches of the Nineteenth Century. European Journalism and Its Physiologies, 1830-1850*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007.
- LE MEN Ségolène et ABÉLÈS Luce (dir.), avec la participation de PREISS Nathalie, *Les Français peints par eux-mêmes. Panorama social du XIX<sup>e</sup> siècle*, catalogue de l'exposition du Musée d'Orsay (23 mars-13 juin 1993), Dossiers du Musée d'Orsay, n° 50, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1993.
- LE MEN Ségolène, « La "littérature panoramique" dans la genèse de *la Comédie humaine* : Balzac et *Les Français peints par eux-mêmes* », *L'Année balzacienne* 2002, p. 73-101.
- LE MEN Ségolène, « Le panorama de la grande ville : la silhouette réinventée » dans LE MEN Ségolène (dir.), *Pour rire ! Daumier, Gavarni, Rops. L'invention de la silhouette*, catalogue de l'exposition du Musée Félicien Rops (24 septembre 2010- 9 janvier 2011) et du Musée d'Art et d'Histoire Louis Senlecq (9 avril-18 septembre 2011), Paris ; Namur ; L'Isle-Adam, Somogy éditions d'art/Musée Félicien Rops/Musée d'Art et d'Histoire Louis Senlecq, 2010, p. 21-156.
- LHÉRITIER Andrée, « Les Physiologies 1840-1845 », Introduction et Répertoire, *Études de presse*, nouvelle série, vol. IX, n° 17, 4<sup>e</sup> trim. 1957, p. 1-11 et 13-58 [repris dans *Les Physiologies 1840-1845. Édition sur microfilm. Bibliographie descriptive par Mlle Andrée Lhéritier*, introduction par W. Hawkins, Paris, S.I.M., 1966].
- NESSI Catherine, *Le Flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*, Grenoble, ELLUG, coll. « Bibliothèque stendhalienne et romantique », 2007.
- PICHOIS Claude, « Le succès des *Physiologies* », *Études de presse*, nouvelle série, volume IX, n° 17, 1957, p. 59-66.
- PREISS Nathalie, *Les Physiologies en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, 1999.
- PREISS Nathalie et STIÉNON Valérie (dir.), *Croqués par eux-mêmes. La société à l'épreuve du panoramique*, dans *Interférences littéraires/ Littéraire Interferenties*, n° 8, mai 2012. URL : <http://www.interferenceslitteraires.be/nr8>.
- STIÉNON Valérie, *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « Études romantiques et dix-neuviémistes », n° 26, 2012.
- STIERLE Karlheinz, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, préface de Jean Starobinski, traduit de l'allemand par Marianne Rocher-Jacquín, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2001.